La santé de Mme Jefferson Davis.

New York, 29 mai—Mme Jefferson Davis, qui était gravement malade depuis quelques semaines, est mieux et ses médecins s'attendent à son complet rétablissement.

TEMPERATURE

Du 29 mai 1906.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	74	23
Midi.....	82	28
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	82	28

Révolution dans le Guatémala.

Il y avait longtemps que les petites républiques de l'Amérique Centrale n'avaient fait parler d'elles, et l'on se demandait si, par extraordinaire, elles s'étaient assagies et avaient fermé l'ère des troubles.

On ne croyait guère cependant à un aussi heureux revirement dans l'esprit des peuples de ces pays, et on avait raison, car voici qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, une révolution éclate dans le Guatémala, une révolution à laquelle prennent part non seulement des habitants du pays, mais aussi des volontaires de divers pays et qui, selon toutes probabilités, va renverser le gouvernement actuel à la tête duquel se trouve le président Estrado Cabrera.

D'après les quelques avis reçus de ce pays par voie du Mexique, le Guatémala a été envahi simultanément à quatre points différents par des hommes bien armés, bien équipés et commandés par des hommes résolus et experts en l'art révolutionnaire. En même temps, deux navires portant des combattants, des armes, des munitions et des approvisionnements ont quitté San Francisco et la Nouvelle Orléans, le premier pour s'installer à Ocos, sur le Pacifique, où il est déjà arrivé, et en armer les citoyens mécontents, le second pour garder Port Barrios, au point terminus du chemin de fer du nord du Guatémala, sur la mer des Caraïbes, par où le président Cabrera pourrait tenter de gagner l'étranger.

Ces circonstances indiquent à n'en pas douter que le mouvement révolutionnaire qui se produit est sérieux, et d'autant plus que ceux qui le conduisent disposent de tout l'argent nécessaire, quelques-uns étant riches personnellement et les autres recevant de l'appui de l'étranger.

Le prétexte de cette révolution est un mécontentement général causé par l'oppression et les exactions de Cabrera et de sa clique. Les étrangers établis dans le pays, agriculteurs, indutriels et commerçants, seraient eux-mêmes si fatigués du régime actuel qu'ils appuieraient ouvertement les révolutionnaires.

S'il en est ainsi, et rien ne permet de douter de l'authenticité des avis reçus, la sympathie ira certainement aux rebelles, et l'on saluera avec joie le renversement de Cabrera, quoiqu'il ne faille pas fonder de trop grands espoirs sur ceux qui remplaceront les gouvernants actuels.

Cette révolution n'en est cependant pas moins faite pour surprendre, car le Guatémala paraissait jusque tout récemment l'un des plus tranquilles et des plus prospères des pays de l'Amérique Centrale. Le message envoyé le 1er mars dernier à l'assemblée législative par le président Cabrera était très encourageant.

Il y disait que les relations avec les pays étrangers devenaient chaque jour plus cordiales et plus étroites, que le gouvernement avait signé de concert avec le Costa Rica, Cuba, le Chili, la République Dominicaine, l'Equateur, les Etats Unis, le Mexique, le Nicaragua, le Pérou et le Vénézuéla une convention pour la règlementation des mesures à prendre contre la fièvre jaune, que les recettes de l'année fiscale précédente avaient dépassées de près de quatorze millions de piastres les prévisions du budget, et qu'environ vingt-cinq millions de piastres avaient été employées au paiement de la dette publique.

Ce langage indiquait évidemment une grande prospérité et ne pouvait faire prévoir une révolution aussi prochaine.

Mais si inopinée qu'elle soit, elle n'en paraît pas moins sérieuse, et on peut s'attendre à un changement de gouvernement dans ce pays.

Les autorités de Washington vont nécessairement suivre de près les événements du Guatémala, car rien de ce qui se passe dans ces régions ne saurait les laisser indifférentes.

Mme Octave Feuillet

Paris, 18 mai:

Encore une aimable et sympathique figure qui vient de disparaître, celle de Mme Octave Feuillet, la veuve d'un écrivain charmant, délicat, très distingué, déjà trop oublié de nos jours, mais qui a tenu grande place dans la seconde moitié du siècle qui vient de finir et dont une œuvre au moins restera: "M. de Camors".

J'ai connu très particulièrement Octave Feuillet et j'ai devant les yeux la silhouette si fine de cet aristocratique bourgeois, que la raillerie parisienne avait surnommé le "Musset des familles".

Je le vois encore, grand, mince, un peu courbé, avec ses cheveux blonds, sa barbe cendrée à la manière d'Arsène Houssaye, son contemporain, accueillant, cordial; j'entends sa voix très douce et, devant les yeux, j'ai son regard très doux.

Il y avait de l'efféminisme dans ses manières, et son tempérament ultra nerveux s'adaptait bien à la forme de son œuvre. Les figures de femmes l'attiraient; il les dessinait d'une plume experte, il en traçait, de main de maître, les côtés maladifs, parce qu'il les connaissait mieux que personne, ayant lui-même à en souffrir. Cette nervosité, qui fut la caractéristique de sa nature et une des raisons d'être de son talent, grandit d'année en année, s'étendit, s'empara de lui, le domina au point de l'anéantir et de le conduire à cette limite extrême au-delà de laquelle on confine à la folie.

La Providence, qui se plaît aux contrastes, surtout à ces contrastes d'où naît la mystérieuse harmonie, avait placé auprès de lui une compagne admirable, qui fut la raison, le calme, la logique, dans sa vie; qui, pleine d'admiration pour l'écrivain,—celui-là, quoi qu'on en puisse dire, à notre époque de mépris trop facile, était de haute valeur;—de tendresse pour l'homme, lui rendit l'existence heureuse et douce, sachant rogner les angles où pouvaient se heurter ses nerfs toujours surexcités, calmant les accès trop vifs de cette nature fiévreuse, représentant la raison paisible en cet intérieur souvent tumultueux, qu'elle fit bourgeois, par prudence bien plus encore que par vocation.

Elle avait été présente à tous les succès, elle en avait pris sa grande part, et débitrice fidèle, lorsque vint l'heure difficile du déclin, elle assuma courageusement la tâche de la faire moins douloureuse, en l'éclairant d'un sourire.

Ainsi que le plus souvent, dans les familles bourgeoises d'autrefois, Octave Feuillet s'était marié de bonne heure. Il avait fait ce qu'on appelle le mariage de convenance, celui où s'accordent la raison et l'inclination. Il adorait sa femme, qui le lui rendait avec la passion admirative en plus, fut son "associée" dans la vie, suivant l'heureuse expression de Lucien Muhlfield, et eut une grande influence sur sa carrière littéraire. C'est à elle, à elle seule, qu'il dut son originalité personnelle. Au départ, il avait fatalement emboîté le pas à l'auteur de "Rolla"; c'était inévitable, presque fatal: c'est aux conseils de Mme Feuillet, qu'il dut d'être lui-même, et, tout en cherchant à puiser aux mêmes sources d'émotion qu'Alfred de Musset, de poursuivre un but plus moral: au milieu des chevauchées les plus scabreuses, il sut ranimer l'espoir, relever les courages, il resta bon, il eut la foi et son cœur ne se laissa jamais flétrir par un septicisme à outrance. Mais il fut surtout l'écrivain du charme, de la grâce, plus préoccupé, sans doute, de plaire que de convaincre.

Sa femme, qui savait combien chez ce tempérament nerveux, la surexcitation pouvait être fatale, le tint longtemps à l'abri de la vie parisienne et de ses fièvres: "Nous sommes des bourgeois de Saint Lô, disait-elle qui vont quelquefois à Paris...." et, de fait, pendant des années, Octave Feuillet, même au temps où on jouait ses pièces, ne venait à Paris qu'en pied-à-terre. A peine la première représentation passée, il reprenait bien vite le chemin de la province. "L'air de Paris l'enfièvre et l'énerve, écrivait l'ange gardien à un de ses amis; il y vit trop vite, les heures y comptent double, et ce serait bientôt, pour lui, l'accablement, ou pis encore...."

En 1858, quand parut son volume à grand succès, le "Roman d'un jeune homme pauvre," le comte de Beaufort, qui était alors directeur du Vaudeville, avait envie d'une pièce tirée du livre, mais il ne connaissait pas Feuillet et ne savait à qui s'adresser. C'est alors que le comédien Lafontaine lui dit: "Moi je veux jouer le rôle de Maxime Odiot, laissez moi faire, je me charge de tout." — "Vous connaissez Octave Feuillet?" fit Beaufort. — "Mieux encore, je connais sa femme, c'est l'essentiel. Octave Feuillet, c'est l'écrivain, mais Mme Feuillet c'est .... la volonté!"

Il partit pour Saint-Lô, têtu et persuasif comme un bon Gascon qu'il était. Il mit Mme Feuillet dans son jeu. Octave ne voulait pas faire la pièce, mais ce que femme veut...surtout celle-là... Lafontaine s'installa au foyer, ne lâchant pas sa proie. Il fit sortir la pièce de l'encrier acte par acte, et revint à Paris, trois mois après, avec son manuscrit complet. La première représentation eut lieu le 28 novembre 1858, et avec quel succès. L'auteur triomphant traîna l'auteur sur la scène! au bruit des applaudissements d'une salle exaltée par le succès, et le lendemain, quand Lafontaine alla voir Octave Feuillet pour le complimenter, le remercier, il trouva la cage vide: "Nous avons repris le chemin de Saint-Lô, lui écrivait Mme Feuillet, l'air y est moins dangereux, plus sain et plus vif qu'à Paris...."

La seconde partie de la carrière d'Octave Feuillet fut moins heureuse et moins brillante que la première, celle accomplie, sous l'Empire, dans l'ambiance qui lui convenait. De fortune plutôt médiocre, il avait accepté de la main de l'Empereur la sinécure de la bibliothèque de Fontainebleau. Après la guerre, il avait donné sa démission, qu'il maintint malgré les instances de Jules Simon. Il était alors revenu à Paris, où il avait repris la plume, écrivant roman sur roman, pièce sur pièce, mais suivant la familière expression de Monselet, "sa montre n'était plus à l'heure"... les succès se firent plus rares, la désillusion profila sa silhouette fâcheuse, la nervosité se fit plus vive, doublée par un de ces chagrins qui broient les cœurs les mieux trempés, la mort d'un fils bien-aimé.

L'abandon de Paris devint alors plus urgent que jamais, sinon toute l'année, au moins pendant les mois les plus nombreux; c'est à la Suisse que Mme Feuillet alla demander, pour son mari, le calme réconfortant, celui qui fait une rallonge à la vie. C'est à Divonne qu'il a passé les dernières années entouré des soins affectueux de sa femme, qui le soigna ainsi qu'un malade, et, malade, il l'était bien, arrivé à l'extrême de l'irritation nerveuse, celle qui transforme l'homme en torpille.

Après la mort de son mari, arrivée au mois de décembre 1890, Mme Feuillet s'était confinée dans la retraite, vivant au milieu des souvenirs, se complaisant, par la pensée, à la résurrection des années heureuses. Elle les a consacrées et transmises par la plume, redisant avec une rare élégance la vie d'une société qui n'est plus, qu'elle avait aimée et dans laquelle elle avait vécu.

Elle a témoigné ainsi qu'elle avait hérité le don d'écrire, de celui qui avait été son ami le plus tendre et son modèle le plus précieux. Elle laisse derrière elle, la mémoire d'un esprit d'élite, d'une femme distinguée entre toutes, qui a été la digne épouse d'un écrivain de race, et elle aura été l'une des dernières de celle que Sainte-Beuve appelait "les grandes bourgeoises du dix-neuvième siècle".

ANECDOTE.

A la veille de l'inauguration du monument de Corneille, il nous paraît intéressant de rappeler l'anecdote résumée par ce vers:

Pied nu le grand Corneille attendait [son soulier.

Un jeune parent de Corneille était venu le voir et avait fait avec lui une longue course; le lendemain, il écrivait à Rouen, à son père:

J'ai vu hier notre parent et ami. Il se porte assez bien pour son âge. Il m'a prié de vous faire ses amitiés. Nous sommes sortis ensemble après dîner et, en passant par la rue de la Parcheminerie, il est entré dans une boutique pour faire racommoder sa chaussure qui était décousue. Il s'est assis sur une planche pour se déchausser et, lorsque l'ouvrier eut fini, a donné trois pièces qu'il avait dans sa poche.

Lorsque nous fûmes entrés, je lui ai offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir, ni la partager. J'ai pleuré qu'un si grand génie fût réduit à cet excès de misère.

C'est seulement en 1834 que M. Emmanuel Gaillard, pour la première fois, reproduisit cette lettre, dans le "Précis des travaux de l'Académie de Rouen.

Le duc des Abruzzes.

D'après des nouvelles de source privée, le duc des Abruzzes a quitté Entebbi, dans l'Uganda, pour tenter l'ascension du mont Rumenrori. Sa caravane se compose de quatre cent cinquante porteurs, guides et fusiliers indigènes. Le capitaine Cagni, souffrant des fièvres, a dû rester à Entebbi.

La journée de huit heures.

Washington, 29 mai—Le comité de la Chambre sur les questions de travail a rendu aujourd'hui un rapport favorable sur le projet de loi prévoyant la journée de huit heures.

Le président Gardner, du New Jersey, a déclaré qu'aucun membre du comité ne s'était opposé au vote.

AMUSEMENTS.

PORT ARTHUR.

C'est devant un nombreux public que les épisodes émouvants du siége et de la prise de Port Arthur sont reproduits chaque soir au Parc de Ville.

C'est la première fois qu'un spectacle aussi grandiose est offert dans notre ville.

WEST END.

Le concert de l'orchestre Fischer, quatre intéressants numéros de vaudeville, des scènes de la catastrophe de San Francisco par le Kinodrome forment un spectacle qu'une foule nombreuse applaudit chaque soir à West End en humant la brise délicieuse du lac.

PARC ATHLETIQUE.

Succès plus grand encore hier soir pour le programme inauguré lundi. Il est bien fait d'ailleurs pour plaire aux plus difficiles. C'est une bonne semaine qui s'annonce pour le Parc Athlétique.

Les grèves au Brésil.

New York, 29 mai—Une dépêche de Rio de Janeiro au "Herald" dit que la grève de San Pablo prend une mauvaise tournure et commence à s'étendre à Rio de Janeiro et à d'autres villes. De violents discours ont été prononcés à un meeting d'ouvriers ici dimanche contre le gouvernement qui intervient en faveur des capitalistes contre les ouvriers.

Il a été résolu de proclamer une grève générale à Rio de Janeiro comme manifestation de la solidarité de la classe ouvrière. Le ministre de l'intérieur a eu hier une conférence avec le chef de police et le président de la république.

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

MARIAGES—Thomas W. Negrotto à Barbara Ludmann, Henry T. Hart à E. Augustine Favrot, Archibald M. Anderick à Louise C. Davis.

NAISSANCES—Mmes T. Newhouse, une fille; E. M. Trudeau, une fille; C. Beerotte, une fille; J. Fischer, une fille; L. Holtz, une fille; J. A. Brennan, une fille; W Jefferson, une fille; H. Griffin une fille; A. Camisano, une fille.

DÉCES—Vve Sarah A. Delisdenier, 68 ans, 614 Napoléon; Geo. Peters, 15 ans, Webster ave.; W. Lambert, 29 ans, 2717 Quatrième; Alexander Rosseau, 47 ans, Hôtel Dieu; G. C. Miller, 8 mois, 911 Henry Clay ave.; Christine B. Wastmann, 8 mois, 4615 Baronne; E. Ray, 18 heures, 1428 Port; Mme Ann Whalen, 70 ans, 926 Melpomène; S. R. Bofinetto, 16 ans, Abita, La.; J. McNamara, 69 ans, 2228 Constance; P. Basart, 48 ans, 410 Marigny; M. F. Hannaghan, 7 mois, 1232 Constance; W. Chanay, 21 ans, Hôpital de Charité; Mme J. Dardenne, 26 ans, Hôpital de Charité; Rosalie Attané, 17 mois, 1237 Bourbon; Enfant (fille) de Mme Catherine Tounsley, 1 jour, N. O. Sanitarium; T. J. Jassen, 10 mois, 2112 Philip; Lizzie Hunt, 27 ans, Hôpital de Charité; Vve Hannah McCue, 72 ans, 1328 Constance; Mary J. Holtz, 7 mois, 941 rue France; Rosa Barten, 36 ans, 1033 Iberville; C. Burke, 11 mois, 2823 Livaudais; Louisa Phillips, 50 ans, 427 Marais; Charlotte Cruchy, 45 ans, 226 S. Roman; C. Peteson, 52 ans, 4880 Tchoupitoulas. Mary Gaspard, 6 jours, 1616 Nouvelle-Orléans; Edna Williams, 8 ans, 1425 Perdido.

TRIBUNAUX.

Cour Civile du District.

Peter Cami vs New Orleans Railway & Light Co., action en dommages de $1025.

Indiana Furniture Co vs David Goldman, réclamation de 146.75 sur un compte courant.

Mme Vincent Cufalo vs Audubon Hotel Co, injonction.

F. F. Hansell & Bros vs J. G. Libadiotte, réclamation de $108.01 sur un compte courant.

Mme Carrie Meyers Rosenthal vs Solomon Rosenthal, séparation de corps et de biens

Demande d'émancipation:

Mme Frank A. Regel.

J. J. Michael Griffen vs N. O. Railway & Light Co, action en dommages de $10,000.

Mme Mary Luckett vs The Junius Hart Piano House, réclamation de $295 sur un contrat.

Muir et Fromherz vs Congress Construction Co., réclamation de $370 sur un compte courant.

Mme A. P. Boyer vs James H. Taylor, demande de liquidation et séquestration.

Succession ouvertes:

Mme T. B. Lyman, Augustine Mathilde Dupart, Wm A. Howard, Vve Firmin Pintat.

Douxieme Cour Criminelle de Cité.

Juge A. M. Aucoin.

Comparutions:

J. C. Perkins, parjure; Joseph Jay, actes de violence; Betty Jones, vol; Wm Williamson, port d'arme cachée; Henry Landwerlin, abandon du foyer conjugal; Paul Colorado, violation de l'acte 55 de 1894; Matt J. Radstich, actes de violence; Mme Rose Miaronia, violation de l'acte 107 de 1902.

Acquittés:

L. Dorn, W. Mora, J. Mora, E. Gonzales, C. Bevcotte, Sarah Barnes, Hattie Jackson, actes de violence; John Moore, enlèvement.

Trouvé coupable:

Zehna Baker, violation de l'acte 107 de 1902.

Fracture.

Mme Asman Cisnova est accidentellement tombée en sa demeure rue N. Remparts près Bourbon, hier matin, et s'est fracturé le bras gauche.

$36.50 New Haven, Conn. et retour.

La Southern Railway mettra en vente du 2 au 5 juin inclusivement des billets pour l'aller et le retour pour New Haven, Conn., pour $36.50 bons au retour jusqu'au 30 juin, avec le privilège de passer la plupart du temps à New York. Pour renseignements et les Pullman réservés, veuillez vous adresser au bureau des billets du "Southern Railway" No. 704 rue Commune, la porte à côté de l'entrée des dames à l'Hôtel St. Charles.

J. C. ANDREWS,
Agent des passagers du Sud-Ouest.

PIANOS FISCHER

Un Piano de Haut Grade à Prix Modéré.

Plus de 126,000 Fabriqués, Vendus et en Usage.

VENDUS EN FACILES PAIEMENTS MENSUELS.

GRUNEWALD'S

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 41 Commencé le 14 avril 1906

SANG MAUDIT

PAR

ELY MONTCLERC

PREMIÈRE PARTIE

L'ŒUVRE DU MAL.

X

Suite.

Quel scandale alors! scandale qui rejaillirait jusqu'à son mari et lui apprendrait ce qu'elle tenait par dessus tout à lui laisser ignorer.....

Aurait elle donc vainement détruit la preuve du forfait paternel de ce baron de Lindolf aux crapuleuses origines?.....

Fallait il maintenant qu'un autre danger cent fois plus terrible fût suspendu sur sa tête? Comment réduire au silence ce petit misérable?

Telle était l'unique pensée de Marianna, jointe à la préoccupation, affolante de conserver une apparence de sang-froid, de ne se trahir à aucun prix.

Misère! un enfant lui faisait échec! C'était par trop stupide!

Soudain son front se détendit .... une expression satisfaite illumina sa physionomie, elle avait trouvé.

D'un signe, appelant près d'elle le jeune garçon, la comtesse, qui se flattait intérieurement d'avoir su si habilement dissimuler son trouble, la comtesse murmura:

Mon pauvre enfant, en vérité, tu me fais de la peine.... et je suis stupéfaite de voir à quel point on t'a monté la tête contre moi.

Car tout bien considéré, je ne doute pas que tu sois sincère. Si jeune tu ne saurais mentir avec ce cynisme.

Jeannot redressa avec fierté sa petite tête aux narines palpitantes.

—Jamais je n'ai de ma vie prononcé un mensonge! affirma-t-il.

—Je te crois.... oui, je te crois.

Tu es un instrument aveugle .... les personnes qui t'envoient t'ont trompé.... elles sont peut-être dupes elles mêmes.

—Non, madame, interrompit froidement le garçonnet, non, personne ne se trompe, excepté vous.

—Je dis la vérité, rien que la vérité, et je suis prêt à la répéter tant qu'on voudra, devant qui on voudra, parce que ça me bouleverse de voir que vous vous obstinez à me renier.

Vot'argent! tenez, je m'en fiche J'suis assez grand pour trimer et gagner mon pain.

Une supposition, vous m'auriez écouté, vous m'auriez répondu: "Que veux-tu, j'ai été forcée de te laisser, et maintenant à cause du monde, de mon mari, j'peux pas te reprendre avec moi...." Quoi, on a du cœur et on s'explique les choses.....

Mais vous êtes insolente vous voulez me faire jeter dehors par vos domestiques! ça c'est trop fort, par exemple! et il est juste que je me défende.

Mme de Rochester se leva, les yeux brillants, le visage radieux.

Elle tendit sa belle main à Jeannot stupéfait de ce brusque revirement et:

—Bien parlé, mon petit ami; tu as de la dignité, tu es fier, c'est parfait! Mets que j'aie voulu t'éprouver.

Ecoute maintenant et comme tu es très intelligent, nul doute que tu ne me comprennes.

Ce soir je n'ai pas le temps de causer avec toi, or, nous avons à causer. Veux tu revenir demain, vers six heures?

Je donnerai des ordres pour qu'on te laisse parvenir jusqu'à moi.....

—Pardon, madame, c'est pas une blague que vous me contez?

Elle le regarda sans sourciller et partit d'un bref éclat de rire.

—Tiens, tu m'amuses énormément!

Non, ce n'est pas une blague; la preuve, c'est que je vais te faire reconduire par ma femme de chambre et que devant toi je lui donnerai des ordres pour demain.

En attendant...?—Elle fouilla dans sa bourse et y prit un louis —Tiens, prends.....

Jeannot refusa du geste.

—Non, je ne veux pas.... encore.... on verra demain vos idées. A présent je m'en vas....

Si c'est un effet de v'ot bonté de m'faire reconduire comme vous dites.

Sans hésiter Mme de Rochester appuya sur un timbre, et en femme pratique, elle mit en poche la pièce d'or dédaignée.

Antoinette presque aussitôt parut.

Elle ouvrit des yeux énormes en voyant le garçonnet, et joua à merveille son rôle d'ignorante.

—Menez cet enfant là jusqu'à la porte, commanda la grande dame et dites à Dronsart de le laisser entrer demain soir à six heures.

Je lui ai donné rendez-vous..

—Bien, madame.... répondit la camériste en s'inclinant avec une exagération de respect, et n'osant manifester sa colossale surprise.

—Viens, ajouta-t-elle en faisant signe au petit gars.

Ils sortirent du boudoir, descendirent en silence le bel escalier à double révolution, et, sous la voûte, Antoinette put glisser à l'oreille du garçonnet ces quelques mots:

—Mâtin! tu l'as donc apprivoisée notre tigresse? Je ne la reconnais plus.... elle était tout miel!

Faut croire qu'il s'agit d'affaires importantes, hein?

—Ça se peut, mam'zelle, ça se peut! répliqua Jean.

Vous savez, il y a des fois que les petits mangent les gros....

La femme de chambre enveloppa ce gamin si décidé, si orgueilleux sous sa pauvre livrée d'un coup d'œil admiratif.

—Pour sûr t'arriveras, j'te le prédis mon bonhomme, car tu m'as l'air de jeliment savoir ce que tu veux!

Quelques instants plus tard elle reparaissait devant sa maîtresse.

—Eh bien?..... interrogea celle-ci.

—J'ai fait ce que madame la comtesse a recommandé.

Dronsart laissera passer l'enfant demain.

—Parfait! Vous lui annoncerez ce soir, quand vous aurez l'occasion de descendre, que je le chasse, et qu'il doit se disposer à partir dans les huit jours; ça lui apprendra à faire son service!.

Quant à vous, ma fille, je ne sais ce qui me retient de vous infliger le même sort!

La camériste effarée osait à peine risquer un timide regard vers son altière maîtresse.

Changement complet, plus de sourire, plus de voix douceureuse: un masque terreux, des yeux flamboyants, des sourcils froncés .... et dans l'accent une expression de rage folle.

—Mais, madame.... bégaya la pauvre fille, qu'ai-je fait pour mériter que madame la comtesse me gronde?....

—Vous avez mal surveillé et grâce à votre sottise, un mendiant, un loqueteux est parvenu jusqu'à moi, a pu m'importuner.

—Que madame la comtesse m'excuse....

Je n'ai pas quitté la lingerie, je n'ai rien vu.

—Aussi est ce pour cela que j'ai la bonté de ne pas vous chasser. Sinon!

Maintenant, habillez-moi et du leste. Il est sept heures passées, je suis en retard.

Avec un grand soupir de délivrance, Antoinette précéda la comtesse dans son cabinet de toilette où était étalée sa robe de dîner.

Il s'agissait uniquement de passer cette robe, de piquer des diamants dans les cheveux, d'agrafer les nombreuses gemmes dont Marianna aimait à se couvrir.

Madame serait prête en quelques minutes, madame ne devrait pas se tourmenter.

Elle songeait bien à cela, ce soir, Mme de Rochester!

Tandis que la camériste empressée se hâtait de la vêtir, la sœur d'Alvarez pensait au petit gars de la mère Angèle, elle y pensait non pour le plaindre et regretter son infâme conduite, mais pour organiser le guet-apens qui la débarrasserait de ce gamin d'une manière définitive.

Il fallait lui clore le bec une fois pour toutes, non pas avec de l'affection, de l'argent, ce qui eût été pourtant chose aisée.

Elle ne s'embarrassait pas de pareilles sensibilités, la belle Marianna, elle poursuivait son chemin sans regarder à terre qui elle écrasait, et sa maternité ne pesait pas lourd en son cœur glacé.

Aucun élan ne l'attirait vers le pauvre être; rien n'avait vibré en elle à sa vue, rien, si ce n'est la fureur d'avoir été menacée par ce roquet.

Pour se remettre en faveur,